

Une pathologie de la croyance : la crédulité

Une définition de la crédulité

II Crédulité, incrédulité, désenchantement

III Une analyse originale de la crédulité. Sartre L'idiot de la famille

IV Le cas de la fiction

Bibliographie

Freud L'inquiétante étrangeté

Marcel Gauchet Le désenchantement du monde

Levy-Bruhl La mentalité primitive

Octave Mannoni Clés pour l'imaginaire

Pascal Pensées

Sartre L'idiot de la famille
L'enfance d'un chef in Le mur

Paul Veynes Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?



I Une définition de la crédulité

Le substantif « crédulité », comme l'adjectif « crédule » qui lui correspond, est porteur d'une **connotation péjorative**. **La crédulité est stigmatisée comme un défaut, comme une inclination qui confine à la bêtise**. Il est difficile de la rapprocher d'une **qualité**, telle que la disposition à faire confiance aux autres. Ainsi « **crédule** » évoque d'emblée des adjectifs plutôt dépréciatifs tels que naïf, simple d'esprit, voire sot, dupe, davantage que des adjectifs mélioratifs comme confiant ou candide. N'oublions pas à ce propos que toute la tradition philosophique de la Grèce antique avait fait de la **prudence** l'une des **quatre vertus cardinales**, à côté du courage, de la tempérance et de la justice (prudence : chez Platon, Epicure et les Stoïciens, qualité de caractère consistant dans la réflexion préalable et la prévoyance par lesquelles on évite les dangers de la vie : ce qui implique toujours une certaine forme de réserve et de défiance). **Nous définirons la crédulité comme la disposition ou la propension qui pousse un esprit à croire trop facilement, trop hâtivement ou sans examen critique**. La crédulité apparaît ainsi comme le **risque que court toute croyance**, une **pathologie du croire** qui tient au fait que la dimension de passivité qui s'attache à toute forme de croyance y est aggravée. Selon Saint Augustin on pourrait voir entre croyance et crédulité la même différence qu'entre s'enivrer et être un ivrogne. La **dimension de passivité de la croyance** réside d'abord dans son **caractère non fondé en raison**. En congédiant la preuve, la croyance se place dans l'impossibilité d'avancer des motifs rationnels. Par là, croire revient toujours à accepter la possibilité d'être trompé. **Ce qui peut aboutir à un abandon de l'esprit critique**. Alain dira : une forme de somnambulisme, une manière de dormir les yeux ouverts. D'autre part la croyance est toujours une **forme d'obéissance**.

« Croire, c'est toujours obéir » dira Alain. Elle est obéissance à la parole d'autrui ou au **principe d'autorité**, qui peut se formuler ainsi : certains, en raison de leur autorité (qui peut s'appuyer sur le savoir, le pouvoir ou le charisme), peuvent tout nous faire croire. Un tel principe était au Moyen Age couramment résumé par la célèbre formule « Aristotélès dixit ». **La crédulité serait ainsi une trop grande docilité, une trop grande soumission à l'autorité**. Hume la définira comme « *une foi trop complaisante au témoignage d'autrui* » et Derrida évoquera « *la confiance crédule et orthodoxe qui, fermant les yeux, acquiesce et accrédite dogmatiquement l'autorité* ».

Concernant la crédulité, la première question à poser est : qui est crédule ? Quels sont ceux qui croient aveuglément ? Réponse : c'est toujours **l'autre que soi** : le primitif, l'enfant, les femmes, les hommes des époques précédentes, que nous semblons ainsi maintenir à un stade antérieur de l'humanité. C'est d'abord bien sûr le cas des **enfants**. Le psychanalyste Octave Mannoni, dans son ouvrage *Clés pour l'imaginaire* remarque la grande place que tiennent les enfants dans l'organisation des croyances. Nous les adultes aimons souligner leur crédulité. Ainsi évoquer l'innocence des enfants n'est pas autre chose que faire référence à leur crédulité (croyance au père Noël, à la cigogne qui apporte les bébés) . « *Dans toutes les sociétés, les croyances reposent d'abord sur la crédulité des enfants* ». Mais c'est aussi les **anciens**, ou les **primitifs**. Remarquons à ce propos qu'il est plus facile de reconnaître la crédulité de l'autre, surtout quand il est éloigné dans le temps ou dans l'espace (c'est pourquoi Montesquieu introduit un Persan à Paris pour révéler à ses contemporains l'absurdité de leurs croyances) . Ainsi, comme l'écrit l'historien Paul Veynes dans *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* les hommes d'aujourd'hui ne peuvent éviter de poser une question quand ils sont confrontés à la **mythologie** : les Grecs croyaient-ils vraiment à ces fabulations ?



Poséidon sur son char

Prenons maintenant le cas de ce que l'ethnologie, à la suite de Levy-Bruhl, a nommé la **mentalité primitive**. « *La mentalité primitive correspondrait à une structure fondamentalement différente, que la nôtre aurait supplantée et qui ne se rencontre aujourd'hui que chez des retardataires* » écrit Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*.

Levy-Bruhl, dans sa description célèbre de la mentalité primitive, insiste sur la crédulité qui en participe : croyance naïve en des forces et des puissances occultes. Comme l'enfant, le primitif, soutient le sociologue, possède une mentalité prélogique : il est indifférent à la contradiction, participative : encore mal dégagé du monde, il ne trace pas avec précision la limite entre le moi et le non-moi, et mystique : il croit en des puissances occultes. D'où sa docilité, et sa capacité à accepter les croyances les plus étranges et les plus absurdes. Comment par exemple peut-on croire au **totémisme** ? Traiter une espèce animale, ou même végétale, avec une vénération qui relève de la zoolâtrie ? D'où une vision linéaire et progressive de l'évolution de l'humanité : le primitif sortirait peu à peu de l'enfance et entrerait dans l'âge adulte en se débarrassant de la crédulité. Celle-ci ne relèverait alors que d'une attitude irréfléchie, mal dégrossie et pour tout dire puérile.

En fait, la crédulité est bien une attitude de tous les temps et de tous les pays. Tant que l'humanité existera, il existera des esprits crédules (assez crédules, par exemple, pour croire aux ovnis, au monstre du Lochness ou tout simplement aux horoscopes. Comme le fait remarquer à ce propos Octave Mannoni : qui lit les horoscopes dans les journaux ? On se demande toujours comment on peut croire à de telles balivernes. La réponse habituelle est « il m'arrive bien de les lire, mais je peux dire que je ne suis pas superstitieux, puisque je n'y crois pas » : exemple de demi-crédulité, qu'en apparence personne n'assume).

Parce qu'il y a des crédules, il y aura toujours des **imposteurs**, des « *marchands de sommeil* » selon l'expression d'Alain, pour **exploiter** la crédulité des premiers : charlatans, faussaires, dupeurs, trompeurs professionnels... Voilà ce qu'écrit à ce propos l'historien Paul Veynes : « *La candeur est la vraie responsable des mensonges, il y aurait moins de fabulateurs s'il y avait moins de naïfs* ». Quand je mens en effet je promets la vérité et je demande à l'autre de me croire sur parole. Je table donc sur sa crédulité puisque j'attends de lui un acte de foi. Cela revient à dire « crois à ce que je dis comme on croit à un miracle ». Un autre type d'imposteur est le **séducteur**. Le séducteur éveille l'amour de l'autre en simulant d'aimer lui-même. Le principe de la séduction est la capacité à susciter la croyance de l'autre en exploitant sa crédulité. Don Juan, Casanova, séduisent d'ailleurs d'abord de jeunes personnes naïves. Valmont, dans *Les liaisons dangereuses*, profite de l'innocence ignorante de la jeune Cécile de Volanges. Dans un autre contexte, on pense **au personnage du rhéteur** ou à celui **du sophiste** dans les dialogues platoniciens. Platon nous le présente comme un charlatan, un trompeur professionnel, qui use de la rhétorique comme d'une technique de séduction en tablant sur la crédulité populaire. C'est pourquoi Socrate, dans le *Gorgias*, comparera la rhétorique à **l'art du cuisinier**. Comme la cuisine, la rhétorique n'est qu'une flatterie mensongère qui ne vise pas la bienveillance de celui auquel elle s'adresse.

C'est ce qui rend le pouvoir de la rhétorique si immense. Les rhéteurs s'avèrent capables de « *faire prendre des vessies pour des lanternes* ».

Soulignons pour terminer qu'il existe tous les degrés dans la crédulité – depuis le « je te crois les yeux fermés », « y croire dur comme fer », jusqu'à ce qu'Octave Mannoni propose d'appeler « une crédulité consciemment cultivée » – comme il existe tous les degrés dans l'imposture – depuis la blague de potaches et le canular jusqu'à l'exploitation politique de la crédulité populaire – .Il conviendrait ici de mentionner ce qu'Octave Mannoni propose d'appeler les **phénomènes de demi-crédulité**. Ainsi les enfants croient à la fois que le père Noël leur apporte les jouets par la cheminée et que ces jouets y sont placés par leurs parents.

II Crédulité, incrédulité, désenchantement

A l'inverse de la crédulité, l'incrédulité serait la disposition d'un esprit qui se trouve rétif à l'accueil des croyances à refuser qu'autrui lui donne à croire quoi que ce soit. L'incrédule refuse qu'une croyance puisse lui venir de l'autre. S'il doit recourir à une croyance, celle-ci sera entièrement à son initiative. On pourrait résumer la position de l'incrédule par ce dicton proverbial à Rome, cité par Hume dans *Enquête sur l'entendement humain* « *Je ne croirais pas une telle histoire, me fût-elle contée par Platon* ». Comme la crédulité, l'incrédulité est susceptible **de degrés et de formes diverses**. Il y a une bonne et une mauvaise incrédulité. Quand l'incrédulité est poussée à l'extrême elle devient une **pathologie de la croyance** sur le mode du défaut, du manque. Ainsi Pascal dans les *Pensées* évoque le cas de celui qui, s'étant convaincu de la nécessité de prier pour l'existence de Dieu, se plaint de ne pas parvenir à croire. C'est un mal qui pour Pascal est imputable aux passions. Pour guérir ce mal, Pascal suggère alors de faire comme si : « *abêtissez vous* », car en réalité « *nous sommes automates autant qu'esprit* » (s'abêtir signifie se plier aux coutumes, à l'habitude, ce qui est une façon de croire tout entier, sans effort). Dans une autre optique, la **jalousie** est une forme d'incrédulité, c'est un refus maladif de la confiance.

Distinguons bien l'incrédulité de l'incroyance. L'**incroyance absolue**, c'est à dire l'idée d'un être absolument dépourvu de croyances, paraît presque **inconcevable**. Elle n'est vraisemblablement qu'un fantasme. L'incroyance est généralement renvoyée au **domaine de la religion**. Sur ce plan une figure majeure de l'incroyance serait celle du **libertin** : au XVIIème siècle le terme désignait l'incroyant affranchi des dogmes religieux. Il conviendrait cependant de distinguer, comme le fait remarquer Pascal, le libertin superficiel, qui n'est pas un véritable incroyant (le libertin superficiel serait celui qui, par manque d'intelligence, ne se pose aucun problème métaphysique, ou bien celui qui par

faiblesse fuit les enseignements de la religion et tente de les oublier dans le divertissement), et le libertin esprit fort, qui fait le brave devant Dieu. Don Juan que met en scène Molière incarne bien ce type du « *grand seigneur méchant homme* ». Quant au **mécréant**, s'il est incroyant, c'est pour défier Dieu. Le défi représente la figure inversée de la confiance. Le mécréant n'est pas seulement l'incroyant, mais celui qui fait montre ostensiblement de son incroyance jusqu'à la bravade.



l'incrédulité de saint Thomas

par Le Carravage

Il faudrait également distinguer l'incrédulité du désenchantement. Le terme est emprunté à Max Weber qui le considère comme un des signes majeurs de nos sociétés. Il s'agit d'une tonalité affective relevant à la fois de la lucidité désabusée et de la mélancolie qui est devenue aujourd'hui matière d'un véritable **concept des sciences sociales**. Le philosophe Marcel Gauchet liera ce désenchantement à ce qu'il appelle « **l'éclipse du religieux** ». Nos sociétés sont devenues des sociétés laïques, des sociétés « d'au delà du religieux ». Nos croyances religieuses sont devenues privées, elles ne possèdent plus désormais que le statut de simples opinions individuelles. Elles ne structurent plus l'espace public. La conséquence, c'est que les hommes d'aujourd'hui ont perdu le sentiment fort d'appartenir à une communauté, à une totalité, comme c'était le cas des hommes des sociétés religieuses. Ils ont perdu également l'élan vital qui leur permettait de faire confiance, d'adhérer. **L'être d'un monde désenchanté est un individu de la croyance faible, de la croyance amoindrie.** Le territoire de la faculté de croire deviendrait alors sans cesse plu exigü. Les sciences sociales usant de ce concept de désenchantement sur le mode de la dénonciation, les **tentatives inverses de ré enchantement** prolifèrent. Ces entreprises ont surtout en commun la fonction indiquée par le préfixe re : regain du sacré, retour du religieux... Terminons en rappelant que bien avant Marcel Gauchet Nietzsche dénonçait déjà **l'incapacité de croire où se trouve l'homme moderne**. C'est elle qui est la cause première de ce **désert spirituel** que Nietzsche nomme **nihilisme**, désert dont le philosophe redoutait la croissance. Le nihilisme place notre civilisation devant la question toujours irrésolue de savoir comment retrouver une spiritualité sans Dieu. (Nietzsche en effet insiste sur le fait qu'il est aujourd'hui impossible de croire au christianisme. « *Mais c'est justement ce qui fait la tragédie, qu'on ne peut plus CROIRE les dogmes de la religion* »).

III Une analyse originale de la genèse de la crédulité Sartre L'idiot de la famille

D'où provient cette dimension de passivité qui peut apparaître comme une structure de prédisposition à l'abandon au croire ? **Une telle constitution en passivité de la conscience, selon l'expression de Sartre, pourrait trouver son origine dans l'enfance du sujet, dans ce que le philosophe nomme sa protohistoire.** C'est ce que Sartre tente de démontrer dans son étude magistrale sur Gustave Flaubert, intitulée *L'idiot de la famille* ; Flaubert, en raison de blocages affectifs et caractériels vécus pendant son enfance, aurait développé une telle **structure passive** qui aurait contribué à faire de lui un « **prisonnier de la croyance** ». Sous l'emprise de la domination fascinante et pathétique de la croyance, l'enfant Flaubert est habité par le besoin de croire et de faire croire à travers lequel il va tenter d'exister.

Le **manque**, chez Flaubert, viendra de **la mère**, Marie- Caroline, marquée par les deuils et la mort (sa propre mère était morte en la mettant au monde) : ce que les psychanalystes appellent la **malédiction de la mère**. Femme de devoir et de religion, elle accepte son fils, mais celui-ci n'est pas désiré. Cette pénurie de tendresse – on ne se remet pas d'un manque d'amour maternel – sera pour Gustave un **manque irrémédiable**, l'origine de cette « *plaie profonde, toujours cachée* » dont il se plaindra adulte dans sa Correspondance. L'enfant se tourne alors vers son père, qu'il va adorer, mais qu'il décevra ; Gustave en effet échouera à l'apprentissage de la lecture, d'où **la condamnation paternelle** : « *tu seras l'idiot de la famille* ». Gustave ne se remettra jamais de cette condamnation. Il devient une **créature passive**, passivité qui se manifeste par les **hébétudes** et par la **crédulité**. L'enfant Flaubert est un enfant rêveur, crédule et naïf. Flaubert restera toute sa vie soudé à la petite enfance. « *Gustave n'est jamais sorti de l'enfance* » écrit Sartre. La mort de son père le libérera. **C'est alors que, selon Sartre, Flaubert va tenter de compenser sa « pauvreté d'être » en faisant le choix de l'art, de l'écriture, de l'irréel.**

Le « **cas concret Flaubert** » montre que la crédulité peut résulter d'une immaturation, d'une dépendance aux parents qui n'a pas pu être surmontée. **Impuissante à se poser comme autonome, la conscience crédule ne parvient pas à s'affirmer, elle reste infantile et puérile.** Ainsi toute sa vie Gustave souffrira, selon l'expression de Sartre, du « *symptôme d'un ego absent* ». « *La crédulité témoigne de l'Autre en nous, sans capacité d'unité, sans que l'ego soit possible* ». D'une façon plus générale on pourrait dire que pour Sartre **toute enfance est toujours le lieu d'une aliénation fondamentale.** « *Toute enfance est une enfance truquée* ». L'enfance constitue un type d'oppression privilégiée, car l'enfant est toujours conditionné et produit par son milieu familial, son éducation.

C'est pourquoi Sartre pourra affirmer que toute croyance ne se développe jamais que sur **le fond d'une croyance primitive et originelle** :

la croyance en le discours de l'Autre, « *premier inducteur des croyances* », en tant que cet Autre prestigieux représente une autorité sacrée. L'enfant, qui se définit par la contingence première de son être, court inévitablement le risque de son objectivation. Il est toujours objet pour les adultes, et d'abord pour ses parents. Les jugements qu'il reçoit sur lui, il les reçoit des autres, comme des jugements pétrifiés. A l'inverse dans la nouvelle *L'enfance d'un chef* », Sartre montre comment l'incrédulité peut naître chez un enfant. C'est le cas du petit Lucien Fleurier, enfant trop lucide qui ne parvient pas à croire aux discours et à la sincérité des adultes qui l'entourent. Lucien voudrait croire, mais il décèle dans le discours des adultes la part de feinte, d'artifice et de jeu qu'ils contiennent toujours. En fin de parcours, il décide de mimer les croyances qu'il n'éprouve pas : c'est le propre de la **mauvaise foi**.

IV Le cas de la fiction

Envisageons maintenant un cas particulier : celui de la fiction, dans son rapport à la croyance et à la crédulité. Au sens large, la fiction désigne tout ce qui est fait ou fabriqué par l'esprit. Elle renvoie à une invention ou à un produit de l'imagination. Au sens plus restreint, elle renvoie aux créations de l'art, essentiellement au théâtre, au cinéma et dans la littérature. Dans tous les cas, la fiction se définit par son **écart avec la réalité**, elle relève toujours de l'**imaginaire**. Elle nous fait pénétrer dans un monde autre : **le monde fictionnel**. Or, pour entrer dans cet univers, il faut d'abord que l'esprit y donne son **adhésion**. **Peut-on pour autant, dans le cas de la fiction, parler d'un phénomène de croyance ?**

Nous nous appuyerons sur **l'exemple de la fiction théâtrale, cinématographique ou littéraire**. **Ce que nous nous proposons de montrer, c'est que la réception de la fiction s'y appuie sur un jeu complexe avec la croyance.**

A la question posée, nous répondrons d'abord par la **négative**. D'abord parce que si l'art repose sur un mécanisme fictionnel, les fictions qu'il présente n'ont pas pour objet d'être crues. Le lecteur ou le spectateur **ne croit pas** à l'existence du personnage que représente un acteur, ni à celle des vampires que montre tel film. Ainsi si je suis en train de lire *Madame Bovary* de Flaubert, je ne crois pas sérieusement à l'existence de Charles Bovary, ni à sa conversation, ni à sa casquette. C'est pourquoi on aime raconter l'histoire du naïf ou du rustaud qui tombe dans le piège, comme le rapporte Octave Mannoni dans *Clés pour l'imaginaire*.

Tel le cas du campagnard qui assiste pour la première fois à une représentation de *Jules César* et qui, au début de la scène du meurtre, se lève pour crier à l'acteur jouant le rôle de César « attention, ils sont armés ! » Ensuite, **l'univers de la fiction n'est ni vrai, ni faux**. Dès qu'on entre dans ce contexte, les critères de vérité et de fausseté cessent d'être pertinents. C'est pourquoi la fiction ne relève pas du **mensonge** (le lecteur d'une œuvre littéraire ne peut jamais accuser l'auteur de l'avoir trompé). **L'artiste**, n'en déplaise à Platon, ne se confond pas avec **le sophiste**, il n'est pas un imposteur, guidé par une volonté de mystification. Pas plus que le spectateur n'attend qu'on le trompe. Ce qu'il demande à la fiction, c'est qu'elle lui présente quelque chose d'irréel. On ne se situe pas dans une logique du mensonge, mais dans **un espace de jeu**, ce dont témoignent les **conventions** qui règnent dans ce domaine. **C'est ce qu'on appelle le contrat fictionnel, contrat qui reste bien sûr tacite et que le spectateur ou le lecteur signe pour quelques instants de croyance volontaire**. Ainsi il est admis, par un libre accord tacite, que dans le conte les événements les plus extraordinaires peuvent survenir. La femme de Barbe Bleue laisse tomber la clé qui se souille de sang, tache qui disparaît quand on la frotte, puis réapparaît. Blanche-Neige, étendue dans son cercueil, revient à la vie. Pouvons nous cependant nous contenter d'une réponse négative à la question que nous avons posée ? Il ne le semble pas. **Nous nous heurtons ici, en effet, au paradoxe de la fiction**. Même si nous tenons *Alice au pays des merveilles* ou *Matrix* pour des fictions, nous y croyons pendant que nous les lisons ou les regardons. Comme l'écrit Paul Veynes « *Il nous suffit d'ouvrir l'Iliade pour que nous entrions dans la fiction, comme on dit, et perdions le nord* » « *La littérature est un tapis magique qui nous transporte d'une vérité à l'autre, mais dans un état de léthargie* ». **D'où vient une telle facilité à croire, même à l'incroyable et à l'invraisemblable ?** Dans un article intitulé *L'inquiétante étrangeté* Freud s'interroge sur le récit fantastique et sur certains de ses thèmes récurrents (comme celui du double). Pour lui, la facilité avec laquelle nous acceptons de telles fictions vient de ce qu'elles réveillent et réactivent **d'anciennes croyances infantiles** qui ont été depuis abandonnées et surmontées, mais qui sont toujours susceptibles de resurgir. « *Nous n'y croyons plus aujourd'hui, nous avons « surmonté » ces façons de penser, mais nous ne sentons pas absolument sûrs de nos convictions nouvelles, les anciennes survivent en nous et sont à l'affût d'une confirmation* ». C'est une telle réapparition qui suscite en nous **l'unheimlich, le sentiment d'inquiétante étrangeté**. Selon Freud, c'est le cas de **la croyance à l'existence d'un pénis par les êtres des deux sexes**, croyance qui est à l'origine de ce qu'il appelle l'angoisse de castration. Toute représentation de la mutilation du corps sera susceptible de renvoyer à cette ancienne croyance (main coupée, arrachement de l'œil...). Freud cite également la croyance primitive au retour des morts (d'où la crédulité face à l'apparition des spectres, fantômes, revenants, morts-vivants...).

Mais c'est surtout **la très ancienne et très générale croyance au double** qui pourrait ici nous servir d'illustration. Pour Freud, dans la psychologie individuelle, la croyance au double correspond à ce qu'il appelle le **narcissisme primaire de l'enfant**, qu'on peut définir comme le fait de se prendre lui-même comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs. Mais le fantasme du double peut aussi être interprété à partir du **mécanisme de projection**. Nous projetons sur cet autre imaginaire, qui est pourtant nous-même, la part de nous-même que nous préférons méconnaître.

Une **réserve importante** est cependant à faire. C'est que nous nous laissons aller à croire, tout en continuant à savoir qu'il s'agit d'une fiction. **Il y a donc bien illusion. Mais il s'agit d'une illusion momentanée et provisoire : une fois le livre fermé, l'illusion cesse, je n'y crois plus.** Un critique contemporain parlera à ce propos de **processus de neutralisation**. Ce qui fait que d'une certaine manière je suis dans l'illusion sans être dans la croyance. Ainsi le cas de l'identification du spectateur aux personnages n'a radicalement rien de commun avec l'identification hystérique. De même on ne se comporte pas devant un mort au théâtre comme on se comporte devant un mort dans la vie réelle. **On pourrait donc parler, dans le cas de la fiction, d'une suspension volontaire de l'incrédulité ou encore d'une crédulité consciemment cultivée.** Reste que les risques de la croyance nous exposent toujours à tomber dans la **pathologie**. Don Quichotte, héros du roman de Cervantès, est la figure paradigmatique du lecteur qui confond monde réel et monde fictionnel. Abreuvé par les romans de chevalerie qui constituent son seul rapport au monde, il finit par croire réellement que les moulins sont des géants.

Soit maintenant le cas, plus problématique, du mythe dans le monde grec. L'historien Paul Veynes, dans son ouvrage *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* fait remarquer que le cas est intéressant parce qu'il illustre la « *domination fascinante de la croyance* ». « *L'exemple des Grecs prouve une incapacité millénaire de s'arracher au mensonge(...). L'imaginaire comme tel n'est jamais récusé, comme par un pressentiment secret que, s'il l'était, il ne subsisterait plus aucune vérité* ». On mesure l'ampleur du problème si l'on souligne que cette attitude devant le mythe a duré un bon millénaire, ce qui souligne le côté un peu simpliste de la thèse selon laquelle le logos aurait peu à peu triomphé du muthos. Comment expliquer une telle persistance, une si « *longue créance ?* ». En fait, pour Paul Veynes, le problème posé par le mythe n'est pas celui de sa fausseté ou de sa vérité – la vérité n'est pas une, elle est plurielle, elle n'est pas donnée mais construite : les hommes font leur vérité comme ils font leur histoire - mais celui de **la modalité, du degré, de l'intensité de la croyance du peuple grec en sa mythologie**. « *Les Grecs croyaient-ils à leur mythologie ? La réponse est malaisée, car « croire » veut dire tant de choses* ».

Les Grecs croyaient-ils en ces fabulations ? Et s'ils y croyaient, faisaient-ils la différence entre les récits pouvant être considérés comme authentiques et les inventions quelquefois invraisemblables et absurdes (par exemple que le roi Minos, bien que mort, continue à siéger aux enfers ou que Thésée a combattu le Minotaure) ?



Thésée et le minotaure

En fait, souligne Paul Veynes, les Grecs ont eu une manière propre d'y croire ou d'être sceptiques. Dans cette modalité de croyance ils se trouvaient en état de dépendance à la parole d'autrui. Le mythe en effet est un récit relevant d'une parole, mais dont l'auteur est anonyme, qu'on ne peut que recueillir et répéter. Sa source est le « on-dit », une mystérieuse autorité. Il s'agit donc bien d'un récit appris sur la foi d'autrui. **D'où selon Paul Veynes deux effets sur les Grecs, à la fois crédulité et révolte.** D'un certain côté, on pourrait parler d'un état de dépendance, voire d'indifférence léthargique : dépendance à une parole d'autorité – Paul Veynes souligne ici le rôle des nourrices et des mères – qui était essentiellement le fait d'une crédulité populaire, « *car le peuple croit aussi docilement qu'il obéit* ». Mais cette dépendance finira peu à peu par susciter une révolte, un sursaut d'incrédulité et d'indocilité qui sera lié au développement de l'histoire et de sa méthode critique (le premier élément de cette critique a été d'éliminer de l'histoire l'existence des dieux), puis à la christianisation. Mais le plus intéressant dans l'étude du mythe, c'est de montrer qu'au moment même où les Grecs croyaient à leurs mythes, il s'agissait d'une croyance fondée sur la **coexistence pacifique de vérités contradictoires**. « *Chaque individu intériorisait la contradiction et pensait du mythe des choses inconciliables* ». Ainsi un médecin aussi compétent que Galien pouvait à la fois écrire un Traité de médecine s'appuyant sur des connaissances raisonnées et affirmer qu'il croyait à l'existence des centaures, êtres absurdes et impossibles appartenant au bestiaire merveilleux de la mythologie.

Il ne s'agissait là ni de phénomène de demi-croyance ni de mauvaise foi, mais d'une sorte de « *balkanisation du cerveau* » pour reprendre l'expression de l'historien.